

## Un moment de résistance dans l'espace-temps de Giorgia Volpe

Jacqueline Bouchard

---

Number 103, Fall 2009

Le futurisme a 100 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59343ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bouchard, J. (2009). Un moment de résistance dans l'espace-temps de Giorgia Volpe. *Inter*, (103), 58–59.

# Un moment de résistance dans l'espace-temps de Giorgia Volpe

— JACQUELINE BOUCHARD

Dans la maison où elle habite, Giorgia Volpe préserve la mémoire du lieu. Il y a le bâti qui raconte avec chaleur un mode de vivre révolu. Il y a, rangés dans les placards, des objets domestiques devenus orphelins qu'elle s'est empressée d'adopter. Et sur les murs, je vois la silhouette d'un crucifix et les formes carrées ou ovales des cadres anciens qui murmurent en catimini leurs confidences.

Le travail de Volpe est lié à l'environnement, qu'elle conçoit comme une peau. Cette dernière constitue la première de nos résistances, c'est notre enveloppe proximale, sur laquelle se superposent d'autres couches liées à nos expériences, tels les lieux que nous habitons, les cultures que nous visitons, les personnes que nous rencontrons. Notre corps est notre habitat le plus intime et notre peau, sa frontière, métaphore de la résistance.

S'agit-il d'identité ? L'identité est un dialogue, selon l'artiste. Elle est constituée par une accumulation de mémoires façonnées par ce qui nous entoure. On possède des racines, une histoire, des semences, qui peuvent se greffer ailleurs ou demeurer stériles. Elle renvoie à ce que

l'on est et à ce qu'est l'autre, soit une personne, soit un environnement. Il s'agit d'une rencontre, d'une frontière mobile, non d'une confrontation.

Enveloppe ou frontière, la résistance peut prendre plusieurs formes. Elle n'est pas que limite, mais se comprend tel un processus constant et changeant d'édification, de construction d'épaisseurs en relation avec l'extérieur. C'est ce que Volpe exprimait avec l'action-installation *Défilé de chemises de contention* réalisée lors d'un événement de Folie-Culture en 2003. L'artiste se balançait alors à six ou sept mètres du sol, habillant une immense courtepointe noire et blanche cousue de morceaux de vêtements associés à des rituels. Les gens traversaient cette gigantesque robe de mariée, représentation de la société et porte d'entrée pour assister à un défilé. Ils apercevaient alors cette femme, suspendue, en train de coudre sa chemise de force, de résistance, de mémoires. Un ouvrage jamais achevé, toujours en transformation.

Cette installation fut reprise ensuite sous différentes formes selon l'habitude de Volpe qui réinvestit des éléments d'œuvres antérieures dans de nouvelles. Il ne s'agit pas d'une suite mais véritablement de recyclage, toujours en dialogue avec le contexte où le travail est présenté. D'une certaine façon, il y a dans la résistance une idée de persistance, de répétition, de recyclage. L'artiste entend ce dernier comme un engagement envers soi, envers ses valeurs. Il permet de résister à la société de consommation, de composer avec une situation telle que la récession, la pauvreté ou la surproduction de déchets. L'art donne ainsi une autre vie à ce que l'on possède au moyen d'images qui questionnent, qui ironisent, qui provoquent ou simplement qui sont vouées à la contemplation, et ce, afin de créer un nouvel espace hors du quotidien, un lieu commun où résister à la fragmentation du monde, de l'individualisme contemporain. Dans cet imaginaire, tous peuvent se rejoindre, artistes ou non. Et enfin, parler de



> Giorgia Volpe, *La dérive*, 2007. Photo : Giorgia Volpe.

persistance, c'est parler de la résistance au temps qu'il faut ralentir, de même qu'il faut ralentir la course effrénée pour la satisfaction de nos désirs. Il ne s'agit pas d'une confrontation avec nos obligations et nos activités quotidiennes, professionnelles ou personnelles, mais d'une manière de les intégrer dans un temps différent qui pourrait unifier tous nos instants éclatés.

La résistance n'est-elle pas toujours une démarche politique, qui se fait en catimini ? Oui, dit Giorgia Volpe qui pense à la dictature dans son pays d'origine. Au Brésil, la musique a été un moyen de détournement par la création d'images et de paroles qui ont transformé la culture. La *capoiera* a fait du corps un instrument de contestation et de défense pour les esclaves. L'art a donc construit des lieux de résistance. Dans l'œuvre de l'artiste brésilienne, la musique est là même si elle n'est pas audible. Le rythme, la répétition et le temps sont toujours incorporés. Dans *La chambre de fabulation* présentée à La Bande Vidéo en janvier 2008, un musicien improvisait à la clarinette basse sur des images.

Cet aspect politique de la résistance s'affiche littéralement avec « La dérive », dans le cadre de l'exposition *C'est arrivé près de chez vous* au Musée national des beaux-arts du Québec (2008-09). L'œuvre renvoie aussi à ces thèmes du temps et du recyclage qui s'expriment ici par l'utilisation d'une technique traditionnelle, le tissage, pour confectionner un tapis sur lequel on a échoué un canot. Le matériau consiste en pancartes électorales récupérées, découpées en lanières et tissées. Très pertinente dans l'actualité du moment, l'installation pointe la vanité des promesses des politiciens qui nous mènent en bateau, ce qui évoque aussi le folklore québécois, la chasse-galerie, l'humour se mêlant ici à des questions de résistance et d'appartenance politiques.

Dans beaucoup de traditions, on récupère des chiffons pour en faire des vêtements, des tapis et autres objets. C'est une pratique à laquelle Giorgia Volpe s'identifie en tant qu'immigrante. Créer avec des techniques artisanales telles la vannerie, la broderie et la courtpointe, c'est tisser des liens, le textile devenant une métaphore du tissu social. Les fils récupérés de son passé se mêlent à ceux d'une nouvelle réalité ambiante, dans un temps ralenti, pour établir un dialogue et rassembler. L'art, dit-elle, « unifie le temps, lui donne un sens, le fige, le met en mouvance à l'intérieur d'une synthèse. C'est là que se manifeste le besoin de faire une œuvre ».

Sur la table devant Giorgia Volpe se trouve un cahier noir qui m'apparaît comme la matérialisation sensible de ces enveloppes dont elle parle. Il y a là des mémos quotidiens, des rappels de rendez-vous pour les enfants, des esquisses, des idées, des notes à propos de notre rencontre, un rappel d'une conversation avec une amie... C'est un enchaînement d'espaces-temps avec au milieu le questionnement de l'artiste qui a besoin d'arrimer tous les aspects de sa vie afin de se trouver un espace-temps pour résister à la fragmentation et créer. Mais le travail même est la résistance : « Le besoin de tisser une enveloppe où tu es avec toi-même, et ce besoin de communiquer à l'autre ce qui est primordial pour toi-même. »

« La première richesse est ce que l'on peut faire avec ses mains », poursuit-elle. La vie nous pousse à nous détacher de cela, et les gens souffrent de ce manque, de cette coupure avec leur mémoire. C'est pourquoi elle aime les cultures comme celle des autochtones du Brésil. Pourtant, nous sommes tous confrontés à la technologie. Cela rapproche les cultures : « On ne peut plus les voir isolées, derrière des frontières, sauf dans les musées qui les classent. » L'art n'est

pas déconnecté non plus de la mondialisation des formes et des courants esthétiques, de la présence des nouvelles technologies. L'artiste n'a ni le temps ni le recul nécessaires pour se positionner face à elles. Il expérimente. Il les suit. C'est la vie. L'art contemporain est l'art qui se fait aujourd'hui. Tous ceux qui répondent à ce besoin de créer font de l'art contemporain. Et Volpe donne autant de valeur à l'artiste qui s'exprime par des moyens traditionnels.

La résistance ne consiste pas à résister au courant actuel. C'est comme une belle grande vague. J'aime cette image du reflux qui attire à la mer et du flux qui rejette sur le rivage. Moi, j'aimerais bien rester dans la vague. J'aime l'aller-retour, ce qui émerge de ce mouvement. C'est un bouillon de choses. Une continuité de choses qui arrivent et restent. Au Brésil, il y a des coquillages que la mer a rendus tellement beaux en les sculptant, en les polissant. Ils sont sur la plage. Je les ramassais et les collectionnais. L'histoire ainsi conserve certaines choses et les met en valeur alors qu'elle n'en voit pas d'autres. Selon ta sensibilité, ton bagage et ton pouvoir, tu vas aussi sélectionner certaines choses, tamiser...

Elle conclut : « Le rôle de l'artiste finalement serait de prendre la vague actuelle de la mondialisation en dosant sa résistance : prendre la vague en trouvant les bons moyens, les instruments pour résister, car trop de résistance devant une vague trop forte peut te briser... Et cela ne concerne pas seulement les artistes mais les gens en général qui possèdent un savoir-faire, des connaissances, qu'importe le métier, pour résister sans immobilisme. » ■

**Jacqueline Bouchard** est artiste, anthropologue et auteure. Elle a récemment effectué une résidence d'écriture au Brésil et termine présentement un ouvrage sur les processus de création en relation avec la nature. Elle a produit un essai sur l'art amérindien contemporain (1990) et publie régulièrement dans des revues culturelles et universitaires des textes portant sur les domaines des arts visuels et du théâtre. Outre des œuvres littéraires de différents genres, elle poursuit sa pratique en arts visuels.